
Lettre à Mr. de Voltaire
contenant
un Essai sur le Caractère
du
Dr. Martin Luther
et sa Reformation.

Monsieur!

Je sçai, Mr., que Vous êtes assez équitable, pour ne pas haïr un hérétique, qui en se damnant de la plus bonne foi du monde, en est assurément assez puni pour son erreur. Mais cette complaisance, quelque conforme qu'elle soit aux sentimens d'un sage, ne s'étend pas, ce me semble, jusqu'au D. Luther, et c'est peut-être par une suite de sentimens contraires, que ce grand homme n'a jamais pu obtenir la part meritée de Votre Estime.

Dans les lettres sur les Anglois*) où le caractère de cette Nation semble être devenu le Votre

*) V. la Septième lettre.

pour la peindre d'après nature, il est dit: „n'est-ce pas une chose plaisante, que Luther, Calvin, Zwingle, tous écrivains, qu'on ne peut lire, ayent fondé des sectes, qui partagent l'Europe, que l'ignorant Mahomet ait donné une religion à l'Asie et à l'Afrique? Voilà ce que c'est que de venir au Monde à-propos; si le Cardinal de Retz reparoissoit aujourd'hui, il n'ameuteroit pas dix femmes dans Paris.“ Les mêmes sentimens, un peu variés seulement ont été prêtés au Sage et au peuple *) hors-mi que ce sont là les Thomistes et Scotistes auxquels Vous avez assigné un même rang avec Luther et Calvin.

Je ne comprends pas, Mr., quelle comparaison qu'on puisse faire de ces héros pacifiques à l'ignorant Mahomet, dont l'affreuse politique établit son fanatisme par le feu et le sang, pendant que les autres prêchèrent paisiblement l'évangile. Je ne puis deviner non plus ce que Luther et les Thomistes ont de commun. Car quelque Vénération que je porte à l'angélique Thomas, et à ses disciples chérubiques; quelques fines que soient ses distinctions, limitations et restrictions sur la perte du Pucelage **), il est néanmoins vrai, que les doctes baga-

*) V. le discours sur la Voix du Sage et du peuple.

**) V. D. Thomae Secundam secundae qu. 152, art. 12. 34. et le Cardinal son commentateur.

telles de cet Etre spéculatif et les savantes Chicanes sur des matières frivoles de ses adhérens diffèrent de l'érudition solide de Luther, comme l'art de labourer la terre d'un Système de Tourbillons. Aussi le Cardinal de Retz, qui fit les meilleurs plans du monde, qui entama les intrigues avec toute la finesse possible, a toujours manqué dans l'exécution et ne peut aller de pair avec le D. Martin, dont les entreprises marquèrent d'un Genie, capable à saisir tous les avantages sans en perdre un seul.

Ces considérations m'auroient persuadé, que Vous n'aviez peut-être jamais été assez désœuvré, Mr., pour lire les écrits de Luther, qui font, je ne sçai combien des in-folio, imprimés d'un gout, que Vous nommerez Gothique, et reliés ordinairement d'une façon pour pouvoir servir de Cuirassiers dans la guerre des livres, si en écoutant la Voix du Sage et du peuple, je n'étois revenu de mon erreur, voyant que les principes, que Vous y avez fait paroître dans un nouveau jour, sont précisément ceux, que la Reformation a fait valoir, et qui ont fait valoir la Reformation à leur tour dans les états un peu attentifs à leurs intérêts.

S'il est vrai, que rien ne fasse mieux éloge du Roi bien-aimé, que l'ordonnance de S. M. de ne point faire des Voeux avant l'âge de vingt cinq ans; s'il étoit à souhaiter de même, que ce

grand Roi, pour faire bénir sa mémoire par un peuple inombrable, voudroit bien procurer à quelques mille braves sujets la facilité de se marier, et de subsister avec leurs familles du superflu de ces pieux fainéans, qui, en montrant à d'autres les richesses du Ciel, sont assez bien avisés pour leurs dérober celles de la terre, Vous ne saurez refuser Votre estime et le titre de bien-aimé à notre Reformateur, qui a combattu en héros pour la cause commune du genre humain, de sorte que sa Mémoire aujourd'hui doit être bénie de plus de dix Millions d'êtres raisonnables qui doivent à sa Reformation le droit d'être au monde. Il est sûr que nous sommes redevables à son zèle de l'anéantissement de 4000 Cloîtres et d'autres Etablissemens religieux également funestes à la société humaine, qui depeuploient l'Allemagne, l'Angleterre, le Danemarck, la Norvegue, la Suède, la Prusse, la Suisse et la Hollande plus que tous les fléaux du Ciel. Supposé donc, que de chaque maison religieuse trente personnes ou quinze couples se soient mariés; car il y en avoit où le nombre des religieux avec leur pendance excédoit les 200: supposé après que chaque Couple et leurs enfans se soient multipliés à raison de deux: on trouvera au bout de neuf générations que leur produit sera de 15 Millions de personnes. Pour que ce Calcul soit d'autant plus juste, je n'ai pas mis en ligne de Compte ceux,

que dans les générations suivantes la Reformation a empêché de se vouer à leur ruine, lesquels selon la même proportion, en mettant pour huit générations, huit fois 4000 quinzaines, ont donné une posterité de plus de 12 Millions: supposé enfin que le monde éclairé par Luther ait reconnu la sottise des fondateurs, dont la cruelle pitié contribuoit avec une sainte fureur à l'extinction totale de leur espèce, et que par là mille nouveaux établissemens dénaturés sont étouffés dans leur naissance: il s'ensuivra que le nombre des personnes, qui doivent leur existence à ses soins paternels va à l'infini; et ce grand homme mériteroit une statue: ob conservatum Genus humanum.

Ce sujet amène une remarque, que je ne me souviens pas avoir encore été faite par un autre, c'est que l'époque des Cloîtres dans les pais septentrionaux est aussi l'époque, qui a fait cesser les migrations des peuples, et par conséquent la vie monastique a servi d'un terrible fond d'amortissement du genre humain. Par une suite de cette même remarque, je crois pouvoir affirmer, que le Commerce des Indes, et les Etablissemens dans les vastes pais, qui après la Reformation ont quasi succédé à ces migrations ne seroient jamais parvenu à ce degré de perfection, si l'abolissement des Cloîtres n'avoit pas fait naître ces Millions de Mate-

lots et de Colonistes, que le Commerce des Indes coute journellement aux Nations d'Europe.

Luther ne se contenta pas d'imiter ces guides de bois, qui montrent le chemin à tous les passans sans en suivre aucun: il se maria lui-même pour encourager les autres par son exemple *), publiant en même tems une apologie **), pour ces malheureuses victimes qui aiant été sacrifiées à l'intérêt d'un aîné, ou aux dévotés caprices d'une mère, reclamaient les Droits de la nature. Il pressentit tout ce qu'on iroit lui reprocher sur une démarche aussi hardie, et le détailla même à Spalatin ***), mais comme il n'étoit pas homme à faire la chose à demi, il trancha de toutes ces difficultés, sans attendre l'avis de quelques amis trop discrets et trop timides. Son mariage a diverti plus de monde, que the Mariage of the Pope n'a jamais fait. †) Il a même servi d'une source intarissable de Calomnies, ses Ennemis connoissant si peu l'art de

*) Si Elector (Albertus Moguntinus Cardinalis) forte dicit, cur ego non ducam uxorem, qui omnes ad nubendum incito, respondebis: me semper adhuc dubitasse, an idoneus ad id sim. Attamen si meo matrimonio Elector confirmari potest, propediem paratus sum ad exemplum ei praebendum. In Ep. ad Ruelium. T. III. Altenburg p. 140.

**) Elle a pour titre: Unterricht daß Jungfrauen Rößter göttlich verlassen. v. Tom. VI. VII. p. 245.

***) V. T. II. E. p. 294.

†) Comédie angloise passablement bien méchante.

médire, au Sentiment de Mr. Baile *), que leurs inventions, faute de vraisemblance, firent d'abord place à la Vérité. Ce qui peut divertir le plus dans la Chronique de ce tems, c'est que les François, comme des Maimbourg, des Remond de Florimond, des Varillas et d'autres écrivains, qui ont copié ces Copistes, ont eu la folie de décrier son mariage, comme une marque de son humeur débauchée, eux, qui savoient bien, que c'est plutôt dans le Célibat qu'on goûte à longs traits les douceurs d'une franche débauche. Les soins généreux que Luther prenoit à faire subsister honorablement les religieuses, qui vinrent implorer son Secours **), étoient d'autant plus extraordinaires, qu'ils durent

*) Dictionnaire à l'art. de Luther.

**) Dans une lettre à Spalatin il s'exprime de la manière suivante: Ad me venerunt novem istae apostatae moniales, vulgus miserabile, sed per honestos cives Torgavienses advectae. — Miseret me illarum valde, maxime autem et aliarum, qui pereunt maledicta et incesta illa castitate. Sexus iste per se longe infirmissimus est, et ad virum natura immo divinitus conjunctus, tanta crudelitate separatus perditur. O Tyrannos et crudeles parentes in Germania! — Quid cum illis agam? Primum cognatis significabo, ut eas suscipiant, qui si nolint curabo eas alibi suscipi. Nam est mihi promissio facta ab aliquibus; aliquas etiam matrimonio jungo, ubi potero. Te autem oro, ut et tu opus Charitatis facias, et pro me mendices apud aulicos tuos divites aliquid pecuniae, qua eas ad octiduam, vel quindenam aliquam alam, donec eas commode suis cognatis, aut meis promissoribus tradam. v. T. II. Ep. p. 130.

l'exposer à la critique maligne de ses Ennemis. Aussi faut-il avoir toute la bonne conscience qu'il avoit, pour ne pas sauver les apparences avec un peu plus de circonspection.

Il est aisé de voir par là, que Luther n'étoit pas homme à disputer avec les Cordeliers sur la forme de leurs Capuchons: et s'il a du soutenir, que les poulets sacrés devoient manger et boire ensemble pour pouvoir prendre les augures *): c'est que persuadé, que les mystères les plus sacrés d'une religion, qui fait préférablement à toute autre le bonheur de l'état, ne doivent pas être aggrégés aux fariboles des Thomistes, Scotistes, Occamistes, et autres pédans en istes, il fit son mieux pour faire revivre la saine et bonne doctrine des Eglises primitives, dépurar la Morale et l'employer au bonheur général du Monde. Ceux même qui n'ont pas adopté précisément ses formules, reconnoissent de plus en plus l'excellence de son système, et ce tissu spirituel, qu'on nomme Hierarchy, ne recevroit pas des coups si furieux des François et des Catholiques Romains, s'il ne leur avoit préparé le terrain. C'est déjà dans l'Es-

*) V. la huitième lettre sur les Anglois: „Marius et Sylla, Pompée et César, ne se battoient point pour décider, si les poulets sacrés devoient manger et boire, ou bien manger seulement, pour qu'on prit les augures.“ L'application à nos sacrés mystères se fait d'elle même.

pagne, qu'on ose penser à un tribunal ecclésiastique, qui jugera en dernier ressort les affaires litigieuses, dont un vrai reste de la barbarie Vandale fait acheter au prix de Millions la décision à Rome. Feu Mr. le Comte de Plettenberg avoit conçu le même dessein pour l'empire, goûté par Charles VI. Mais pour son malheur, et celui de l'Allemagne, il mourut précisément en allant comme ambassadeur à Rome. Sans doute, que le ciel l'a puni de ses pensées sacrilèges, disoit un Avocat de Rome.

Dans un petit traité, que Luther publia au Commencement de sa Reformation, sur la dignité, et les devoirs du Gouvernement*), il commençoit par en établir l'unité et à l'honneur de sa doctrine il n'y a pas Etat protestant, où l'unité physique et morale nesoit le dernier ressort. Ses ennemis lui ont souvent reproché, qu'il se méloit mal-à-propos de reformes politiques, et que c'étoit pour attirer les princes dans son parti, qu'il prétendoit ranger le Clergé au devoir de Sujets. Mais falloit-il donc n'enseigner qu'une Théologie sophistique pour éviter ces reproches? et un Roi devoit-il se faire moins aimer, pour ne pas faire soupçonner sa condescendance d'un orgueil raffiné?

Je conviens, Mr., que c'est beaucoup que de venir au Monde à-propos, et que Luther ne feroit

*) le titre allemand porte: Von der Würde und dem Amt der Obrigkeit.

plus fortune, s'il y venoit de nos jours, l'église une fois éclairée, et n'ayant plus le besoin de flambeaux. Peut-être que Vous en voulez inférer, Mr., que c'est aux esprits un peu bornés, qu'il a étalé son bon sens et qu'en curé adoré du village il se seroit éclipsé dans la Capitale. Mais permettez-moi de Vous dire, que c'est autant plus d'honneur pour Luther, d'avoir converti des sots, des fous et des bêtes, qu'il fut à Orphée, d'avoir touché Pluton et les pierres par la douce harmonie de sa lire. Il est plus facile de persuader la Vérité à un esprit éclairé et sensé, qu'à ces Subtilités personnifiées, à ces Scholastiques opiniâtres, à une populace superstitieuse, et à un Clergé intéressé à conserver les préjugés contraires. En vain les Conciles de Constance, de Pise, et de Basle ont-ils fait tous leurs efforts pour arriver au même but. En vain les Pères assemblés à Pise ont-ils fait vœux de ne se séparer, qu'après avoir reformé l'église de pié en Cap. En vain Erasme a-t-il crocheté la Serrure *). La Gloire de frapper le grand Coup étoit réservée à Luther, qui à l'exemple de l'armée Suédoise, lorsque tous ses alliés l'avoient quitté dans la grande guerre de l'Allemagne, marchoit sans réquisition par le territoire des Princes, prit les

*) Expression de Simon Fontaine Docteur en theol. à Paris, dans l'histoire Catholique de notre tems. L. VII. fol. 91. cité par Baile.

Quartiers d'hiver sans permission, et ne ménagea plus tous ces intérêts différens, qui se fauflent ordinairement avec les plus grandes Entreprises.

De chef de Secte il n'est jamais devenu chef de Parti; son devoir se bornoit à celui de Mornai, qui condamne les Combats, plaint son Maître et le suit *)

ce qui fait le vrai caractère d'un Sujet qui pense différemment de son Prince sur les matières de Religion. Le Culte public dépend chez nous du Prince. Il a le Pouvoir de fixer les dogmes de ses Eglises selon les Loix fondamentales de l'Etat. Mais pour la décision c'est à nos Consciences, que nous nous en rapportons, laissant à chacun la liberté d'aller au Ciel par laquelle voye qui lui plait. Il est bien humiliant pour la raison humaine, que tant de Sectes sont venu après Luther, mais est-ce qu'on a jamais rejeté sur l'évangile de J. C. les Sottises des Sectes, qui divisent le Christianisme, et qui se fondent sur le même Evangile?

J'espère qu'après avoir mis ainsi sous un point de vue plus avantageux les hauts faits de ce grand homme, qui de simple moine s'est mis au dessus du savoir-faire de tous les Conciles: on ne sera plus tenté de croire, que ses écrits soient assez mauvais, pour qu'on les lise avec dégoût. Je puis même avancer, sans aucune crainte d'être dementi

*) V. la Henriade.

par des connoisseurs, que ses livres sont écrits d'une façon si naïve, et si solide, qu'on y trouve non seulement la Vérité, mais même de l'agrément, son caractère s'imprimant dans la moindre Période. Erasme, juge compétent en matière de bel Esprit et irrité par les emportemens de Luther, n'a pas pu lui refuser ses éloges, et le Jésuite Paul Besnier *) dit hautement, qu'il écrivoit avec une netteté d'esprit, qui faisoit le Caractère de tous ses ouvrages. Si on voudroit écouter Remond de Florimond et Varillas **) le plus grand menteur, que l'histoire a jamais eu: la Nature lui sembloit avoir donné la subtilité Italienne, jointe à un corps allemand: et personne n'auroit jamais possédé à un plus haut degré l'art de connoître tous les replis du Coeur, et de prêcher avec plus d'onction, que lui; enfin la délicatesse de son stile n'auroit cédé qu'à son aimable conversation. — — C'étoit sans doute du Diable son père et de Mégère sa mère, qu'il avoit hérité ces rares talens, mais il en étoit toujours en possession, et se moqua de ses ennemis, qui prétendirent colorer leurs défaites par des fictions grotesques.

Enfin le Pape Leon X. convenoit de la beauté

*) dans la préface de son Dict. Etym.

**) v. Varill. au L. III. dans son traité de l'hérésie p. 225. et Remond de Florimond de l'orig. et du progrès de l'hérés. L. I. cap. 5.

de son Génie. Maximilien et Charles V lui rendirent la même justice. Ses Ecrits coururent le Monde si rapidement, qu'ils étoient à Rome, un Mois après avoir quitté la presse sans avoir été anoncées dans aucune Gazette. Il ne lui manque donc que Votre Estime, Mr., que je mets au dessus de celle des Papes et des Empereurs.

Il l'a mérité autant plus, son Caractère n'ayant été qu'un assemblage de grandes qualités, nuancé exprès par des foiblesses, pour faire connoître, qu'il étoit homme, et qu'il avoit été moine.

La Providence lui avoit donné des passions fougueuses, les vehicules des éminentes vertus, un noble orgueil, un courage à affronter le Clergé même, un Esprit impétueux et passablement suffisant pour mettre à profit toutes ces utiles tempêtes. Enfin on peut dire, que si Dieu avoit donné à l'église le Pape Jules II, parcequ'elle avoit besoin d'un Pape guerrier, au jugement du Cardinal Palavicin, Luther sembloit avoir été un homme destiné exprès à achever le grand ouvrage de la Reformation.

Il avoit à combattre des préjugés respectables par leur ancienneté, sanctifiés par les Papes, avoués par l'Eglise, soutenus par un chaos de Moines, qui courroient risque à devenir bons Citoyens par une doctrine suspecte de Nouveauté *).

*) Le préjugé de la Nouveauté est encore si grand,

zélé des Hierarches, le bras des Princes, l'indocile orgueil des théologiens, le sang de ceux, qui avoient couru la même carrière, et qui fumôit encore, sembloient être autant de barrières insurmontables aux prêches d'un pauvre Augustin. Cependant après qu'il s'étoit une bonne fois déterminé à reformer les abus, qui s'étoient glissés, à l'aveu du Pape même, dans cette Cohuë, qu'on appelloit alors Eglise, il se soutint, profitant avec tant d'adresse des fautes des ses Ennemis, qu'on peut dire, que si son ame avoit passé dans le Corps d'un Général, il seroit devenu le plus grand Capitaine de son siècle.

Il est vrai, au Sentiment de Mr. Baile, que Luther attaqua la Maladie dans un tems critique, lorsqu'elle étoit parvenue à son comble, lorsqu'elle ne pouvoit plus empirer, et qu'il falloit selon le cours de la Nature qu'elle cessât, ou qu'elle diminuât; mais, dit Fra Paolo *), il ne faut pas moins

qu'on demande à tous momens aux Luthériens, si leur Doctrine n'est pas nouvelle? Je demande à mon tour à ces Messieurs: Si l'habit des Chevaliers Martin et Jean, les héros du Conte du Tonneau, après qu'ils en eurent ôté les galons, les nocuds d'épaules et toute sorte de fanfreluches, si cet habit, dis-je, étoit un habit neuf, ou si c'étoit ancien? Ce n'étoit pas ancien, les Galons et le Satin couleur de feu n'y brillant plus. Ce n'étoit pas un habit neuf, parce que le Drap et la façon venoient de leur père.

*) Hist. du Concil. de Trente L. I. p. 4. trad. d'AmeLOT, citée par Baile.

d'un habile homme pour connoître et savoir saisir ces grandes occasions, que Tacite, appelloit *) : opportunus magnis conatibus transitus rerum.

Certains Esprits, qui préfèrent un homme rampant devotement dans les pas de ses ancêtres, à des hommes extraordinaires et entreprenants, accusent le bon Luther, d'avoir été trop ambitieux; mais ceux qui savent distinguer le Vice de la Passion, dont

— — les mouvemens contraires
sur ce vaste Océan, sont des Vents nécessaires **)

sont bien persuadés, que l'homme sans passion ne sera jamais ni un excellent fourbe, ni un grand homme. Luther avoit le Coeur grand, ouvert, libéral et compatissant au malheur de son prochain; avec ces qualités on n'est jamais ce qu'on appelle ordinairement ambitieux. Quoiqu'il avoit été moine, il n'étoit pourtant pas avare. Son Testament en fait preuve, qui peut passer pour une pièce unique. Tezel, ce fameux Tezel, n'a pas été des Derniers à éprouver le grand Coeur de son ennemi. Ce Tezel abandonné de Rome, furieusement taxé du Cardinal Miltiz ***), desavoué de son

*) Hist. L. I.

***) Essais sur l'homme ch. I.

***) On envoya le Card. Miltiz de Rome pour assoupir toute la querelle. Il s'y prit au commencement par la force, mais voyant, qu'il étoit trop tard, il fit mille Caresses à Lu-

ordre, et regardé par-tout comme l'auteur de la tragédie, s'étoit retiré à Leipzig, où il trainoit une vie languissante et même hectique, ce qu'ayant été rapporté à Luther, il le consola dans ses disgrâces, et le conjura de ne point se chagriner pour une affaire, qui ne paroissoit pas tant une suite de ses fautes, qu'une empreinte du Doigt du Seigneur*).

Quoique Luther fut Reformateur, il n'étoit ni fanatique, ni enthousiaste, et sans être pédant singulier et farouche, sa conversation étoit enjouée, son humeur vive, ses répliques heureuses et fortes, et ses propos de table fort divertissans. Il mangea bien et presque toujours en compagnie de sçavans, ou de quelques Maîtres habiles comme de Luc Cranach**) le plus célèbre peintre de son

ther, et écrasa le pauvre Tezel par des reproches et menaces. Luther écrit là-dessus à son ami Staupiz: Le Cardinal me quitta en m'embrassant, les larmes aux yeux, avec mille protestations d'amitié, que je reçus avec un peu plus de respect que de crédulité. T. I. Ep. 140.

*) Vocaverat (Miltitius) autem ad se J. Tezelium, praedicatorii ordinis, autorem primum hujus tragoediae, et verbis minisque pontificiis adeo fregit hominem, ut tandem animi aegritudine conficeretur, quem ego ubi hoc rescivi, ante obitum litteris benigniter scriptis consolatus sum, ac jussi animo bono esse, nec mei memoriam metueret; sed Conscientia et indignatione Papae forte occubuit. Ce sont les paroles de Luther dans sa préf. du T. I. d'Altenb.

***) Luc Cranach, dont nous avons encore les portraits de L. et de sa femme, s'étoit avisé un jour de mettre le portrait de sa femme, avant que Luther songea à l'épouser,

tems. Il avoit souvent Concert chez lui, où il accompagna lui-même, composant en Musique et jouant du Luth. Enfin c'étoit un théologien, qui pouvoit se montrer dans le siècle où nous sommes sans faire rougir ses confrères.

On le charge cependant avec raison, qu'il n'a pas toujours agi avec assez de circonspection: qu'il a négligé quelques fois les apparences; qu'il n'entendit point la fine discretion; qu'il se laissoit emporter par les injures de ses ennemis à leurs rendre la pareille; qu'il s'est permis des saillies trop fougueuses et trop sanglantes pour ne pas aigrir ses adversaires; enfin qu'il a perdu contenance dans ses disputes avec Erasme, dont la fine Satire et le sang-froid qu'il affectoit, irritoient son amour-propre, toujours accoutumé à vaincre. On pourroit alléguer pour sa défense la grossièreté du siècle, la Conduite des princes, qui s'oublièrent assez pour entrer en lice contre un moine de l'Allemagne en fait de foi. On pourroit dire, que les Charms de la résignation chrétienne, et la flatteuse discrétion étoient des délicatesses imperceptibles au Palais grossier du peuple, et que les Clameurs du Parterre auroient siflé la pièce, s'il n'avoit pas rem-

vis-à-vis de lui. Eh bien, dit celui-ci, donnez-moi aussi le portrait d'un homme si bien fait, et je l'enverrai aux pères assemblés à Mantoue, pour éprouver, s'ils ne changeront pas d'avis sur le Célibat. V. ses propos d. Table fol. p. 307.

barré quelquefois par des réponses macaroniques ceux, qui ne cherchoient que de mettre les rieurs de leur côté pour se divertir à ses dépens.

Mais j'aime mieux convenir avec Mr. le B. de Seckendorf*), que ce mélange de foiblesses humaines n'empechoit point la force de sa vocation divine. Aussi pourroit-on battre en ruine un dogme principal de l'église romaine, qui sçait adroitement distinguer le pape in Cathedra du pape en robe de Chambre, en cas qu'on voudroit combattre la doctrine par les moeurs du docteur. Une grandeur au-dessus de l'ordinaire n'a point ordinairement la pureté du mediocre, dit l'Abbé de Rosnel après Longin, dans ses notes sur les Vers suivans de Pope:

J'aime mieux un auteur sublime et véhément,
Qui tombe quelquefois, mais toujours noblement,
Que ces rimeurs craintifs gênés dans leur justesse,
Où, si rien ne deplait, rien aussi n'intéresse.

Cochleus l'accuse d'avoir commencé sa reformation par Jalousie contre les Dominicains, qui se meloient de vendre les indulgences, dont l'ordre de S. Augustin étoit depuis long-tems en possession, et que c'étoit par ce motif, qu'un Augustin avoit déclaré billon les indulgences d'un Domini-

*) *Mixtura humanae debilitatis, cujus minime immunis erat Lutherus, non impedit vim spiritus divini. v. Seckendorf in hist. Luth. L. II. c. 12. §. 33. p. 88.*

cain. Mais ce Cochleus s'est rendu si suspect par ses fictions mal cousues, que j'en n'ai pas besoin de provoquer à Guicciardin et au sage de Thou, qui ont lavé Luther de ce reproche, pour le justifier sur une imputation improbable d'elle même.

Enfin je conclus par un trait de Matthais, que jamais homme ne s'est fait tant d'ennemis sans être battu *).

Voilà Mr., tout ce que j'ai cru pouvoir Vous dire, pour Vous donner raisonnablement une idée plus juste de nôtre Reformation et de son auteur. Si je n'y ai pas tout-à-fait réussi, c'est que je ne suis ni françois ni théologien, et que les chaudes disputes de ce siècle obscur ne me sont connues qu'autant que tout honnête homme doit connoître le fond de sa religion,

Je suis etc.

Osnabr. le 6. Sept. 1750.

J. M.

La voix du sage et du peuple. — Remerciement sincère à un homme charitable par Mr. Voltaire.

à Amsterd. chez le sincère et le vray.

M. DCC. L.

*) Essai sur la Critique, chant II. v. 57. Mathes. in Vita et histor. Luth. Conc. XV. p. 156.